



# LE MASSACRE

## FAIT A TOURS PAR LA POPULACE

AU MOIS DE JUILLET 1562.



Le massacre des protestants à Tours en juillet 1562, massacre dont la gravure de Perrissin reproduit les principaux épisodes, marque la chute de la domination éphémère du parti calviniste sur les bords de la Loire. La guerre civile de 1562 éclata, on le sait, au lendemain de l'affaire de Vassy (1<sup>er</sup> mars); prémédité ou non, ce massacre prouva aux protestants la nécessité de prendre les armes et partout, du nord au midi, des milliers de volontaires vinrent rejoindre l'armée huguenote commandée par le faible Condé et l'intrépide Coligny. Dès 1559, le nombre des protestants était grand à Tours, ville toute ecclésiastique pourtant, lieu de pèlerinage fréquenté, asile des reliques de saint Martin, apôtre et patron des Gaules. Les nouvelles doctrines avaient gagné à la fois la bourgeoisie éclairée et le petit peuple, et en avril 1560, date d'un voyage de François II et de Marie Stuart à Tours, les protestants s'étaient sentis assez forts pour parodier sous les yeux même du roi les cérémonies catholiques<sup>1</sup>.

L'insuccès des états d'Orléans, qui ne purent réaliser aucune des réformes qu'avait espérées d'eux la bourgeoisie, enhardit le parti protestant. En juin 1561, la collégiale de Saint-Martin, véritable citadelle au milieu de la ville, est assiégée pendant plusieurs jours, les chanoines contraints à promettre d'être plus tolérants à l'avenir; vers le même temps, le couvent des Cordeliers est dévasté, les tombes qu'il renfermait détruites, les ornements et le trésor pillés. En octobre, c'est le tour du couvent des Minimes du Plessis; les protestants viennent l'attaquer; conduits par Martin Piballeau, seigneur de la Bédouère, ils chassent les religieux, dévastent l'église et la laissent *nue comme une grange*, dit un contemporain. Cette agression fut sévèrement punie; mais l'audace des protestants croissant de jour en jour, en février 1562, l'église paroissiale de Saint-Pierre subit le même traitement que le couvent des Minimes. Le massacre de Vassy donna le signal d'une conflagration générale.

Tandis que Condé marchait sur la ville d'Orléans, qui tomba entre ses mains le 2 avril, les protestants de Touraine se portaient vers la capitale de cette province. Le gouverneur catholique, Montpensier, en-

<sup>1</sup> Giraudet, *Histoire de la ville de Tours*, t. II, p. 6 et suiv.

voyé par les Guises pour garder la ville, et l'archevêque, Simon de Maillé, étaient accourus au premier bruit des troubles. Expulser les principaux protestants, désarmer les suspects, fut leur premier soin, et le 22 mars, jour des Rameaux, l'archevêque prononça à l'église Saint-Pierre un violent discours contre les huguenots. Mais ceux-ci avaient des intelligences dans la place; la noblesse du pays, acquise en grande partie aux idées nouvelles, avait pris les armes, et pendant les jours qui suivirent les protestants ne cessèrent d'entrer dans la ville par petites troupes, profitant des cérémonies religieuses de la semaine sainte durant lesquelles les catholiques se relâchaient de leur surveillance. L'émeute éclata le mercredi 1<sup>er</sup> avril. Dès l'aube, 200 hommes armés s'emparèrent par surprise de la citadelle. Le reste du jour est employé par les chanoines de Saint-Gatien et de Saint-Martin à se barricader dans leurs cloîtres, à enfouir les reliques et à cacher le trésor. Le lendemain, le conseil de ville, dévoué aux idées nouvelles, essaya de calmer les esprits; on parla inutilement. Les protestants, se voyant en force, prévirent Condé qui le jour même entra à Orléans, et le 3 ils sommèrent le chapitre cathédral et l'archevêque d'avoir à déposer les armes. La résistance était impossible; Simon de Maillé s'enfuit par une poterne et se réfugia à Vernon. La cité archi-épiscopale fut immédiatement envahie, le palais du prélat, les maisons des chanoines dévastées. L'église subit le même sort, les hosties furent profanées, le trésor pillé, les ornements sacerdotaux enlevés, les archives détruites. Le lendemain, 4 avril, le cloître de Saint-Martin est occupé à son tour, et les insurgés prennent possession du trésor et des reliques; les jours suivants, l'abbaye de Beaumont, celle de Saint-Julien, les couvents de la ville, tombent successivement en leur pouvoir; les villes voisines, Loches, Chinon, Amboise, sont occupées par eux, et cette prise de possession est accompagnée de tous les excès que la guerre entraînait avec elle au XVI<sup>e</sup> siècle: viols, expulsions brutales, assassinats et mutilations des prêtres et des religieux. Tristes suites de la guerre impie qu'avaient déchaînée les intrigues des Guises et le fanatisme des deux partis!

La situation géographique de la ville de Tours en faisait une position stratégique de premier ordre pour le parti protestant. Commandant les routes qui conduisent de Poitou en Beauce et en Normandie, elle devenait une excellente base d'opération pour une armée chargée d'agir sur le flanc des troupes catholiques, l'objectif de ces dernières devant être Orléans. Ajoutons que le prince de Condé trouva à Tours de précieuses ressources. Ce qui manquait le plus à lui et à

ses collègues, c'était le nerf de la guerre, l'argent. Le parti catholique en effet avait à sa disposition toutes les ressources d'un gouvernement régulier, armée, finances, administration. Les Guises, pour payer leurs soldats, puisaient sans compter dans le trésor royal. Le parti protestant, au contraire, obligé de vivre de ses propres ressources, fut bientôt entraîné à faire payer les frais de la guerre à ses ennemis. Malgré beaucoup de pertes subies pendant la guerre de Cent ans, les trésors des églises regorgeaient de richesses; tout ce que l'art de l'orfèvrerie avait produit de plus beau depuis plusieurs siècles était venu s'y entasser. La plupart de ces magnificences ne nous sont plus connues que par les inventaires, et ce qui en reste ne donne qu'une faible idée des merveilles que les églises et les monastères de France conservaient encore au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Entre tous ces trésors, aucun, sauf peut-être celui de Saint-Denis, n'était comparable au trésor de Saint-Martin de Tours. De bonne heure le tombeau du vénérable patron des Gaules avait reçu la visite des pèlerins du monde chrétien tout entier, chacun apportant son offrande; dès l'époque mérovingienne, le culte de saint Martin était établi. Sous les Carolingiens, cette dévotion se développe et s'affirme; enfin viennent les Capétiens, qui regardent le titre d'abbé laïque de Saint-Martin comme leur première dignité après celle de roi; durant tout le moyen âge leur dévotion envers ce saint ne se refroidit pas; chaque souverain tient à honneur d'enrichir le tombeau vénéré; l'un y suspend des lampes précieuses, un autre offre des bijoux; un troisième, Louis XI, entoure le sépulcre d'une grille d'argent forgé.

On doit avouer que ces splendeurs étaient de nature à tenter les chefs du parti protestant. Essayer de justifier leur conduite à Tours, à Poitiers et ailleurs, serait à notre avis superflu; de tout temps les mêmes faits se sont passés, et les soudards anglais du XIV<sup>e</sup> siècle, bien que catholiques, eussent traité de même le trésor de Saint-Martin, si les hasards de la guerre l'avaient mis en leur pouvoir. Mais sans exprimer autre chose qu'un regret, regret inspiré par l'amour des arts, on doit reconnaître que Condé ne se conduisit pas en cette circonstance avec une loyauté parfaite, et qu'il s'inspira trop des maximes de ces casuistes dont les théories devaient plus tard devenir si célèbres. Certains protestants, plus ardents dans leur foi, n'apportaient en cette matière aucun ménagement; toutes ces châsses, tous ces objets précieux d'or et d'argent, ne servaient qu'à orner des idoles; les détruire, c'était agir en chrétiens. Pour les objets du culte, les prendre et en faire de l'argent était de bonne guerre, c'était suivre l'exemple des Israélites à leur

sortie d'Égypte<sup>1</sup>. Ajoutons à ces protestants, honnêtes mais exaltés, beaucoup de partisans moins scrupuleux qui comptaient trouver leur avantage à un tel pillage. Empêcher tout vol en pareille circonstance eût été bien difficile; toutefois les détournements paraissent avoir été assez considérables, et Brantôme parle quelque part d'un seigneur de son temps, qui de la grille d'argent donnée par Louis XI à Saint-Martin avait fait une *barrique de testons*<sup>2</sup>.

Aussi beaucoup de protestants devaient-ils exciter leurs chefs, Condé et Coligny, à mettre la main sur les trésors des églises; mais plus prudents, ceux-ci se rendaient mieux compte de la situation. Ils savaient que presque partout le menu peuple était resté catholique, qu'il tenait extrêmement à l'appareil du culte, que sa piété peu éclairée s'attachait surtout aux côtés extérieurs de la religion catholique, aux processions, aux cérémonies pompeuses; qu'autour des grandes basiliques, telles que Saint-Martin de Tours, s'agitait tout un monde demi-laïque, demi-clérical, qui vivait du sanctuaire, de l'ostension des châsses et des reliques aux pèlerins venus de tous les points de l'Europe chrétienne. Ajoutons le désir de ne pas blesser l'attachement des habitants de chacune de ces villes pour ces précieux témoignages de la richesse et de la piété de leurs ancêtres<sup>3</sup>.

Toutes ces craintes arrêtaient quelques jours Condé, et quand, pressé par la nécessité, il se décida à mettre la main sur ces trésors, il chercha à pallier sa conduite; il affecta de vouloir les mettre à l'abri de tout danger, supercherie qui ne trompa personne et qui n'évita pas au parti protestant les invectives des prédicateurs catholiques. Il se vante auprès du parlement de Paris d'avoir empêché le pillage des églises de Tours et d'Orléans, d'avoir défendu à ses soldats de toucher aux trésors sous les peines les plus graves; mais en même temps, le 11 mai 1562, il annonce au maire et aux échevins de la ville de Tours, qu'averti des déprédations qui se commettent journellement dans les églises de cette ville, il a résolu d'y mettre un terme; à cet effet il a délégué MM. de la Rochefoucauld, de Genly et du Vigen pour dresser l'inventaire des objets précieux et convertir en lingots les matières d'or et d'argent<sup>4</sup>.

Quand les commissaires arrivèrent à Tours, l'œuvre de destruction avait déjà commencé. Soldats et chefs avaient montré le même zèle; dès le 5 avril, la grande chasse de Saint-Martin avait été brisée, les lampes qui éclairaient le sanctuaire descellées; le 9 mai, le pillage fut repris avec plus d'ardeur, et l'intervention des gentilshommes envoyés par Condé ne fit que le rendre, pour ainsi dire, plus régulier. Le 16 mai, la fonte commença et quelques-unes des plus belles œuvres de l'orfèvrerie française au moyen âge furent transformées en lingots d'or et d'argent; le 30, on les envoya à la monnaie; le 7 juin, l'inventaire est terminé par l'estimation des pierres précieuses qu'on avait eu soin de réserver; le lendemain 8, on clot l'inventaire. Le trésor de Saint-Martin avait donné 1492 marcs d'argent et 113 marcs d'or, mais un ancien inventaire estime la valeur de ce trésor à 575 marcs d'or et à 2200 marcs d'argent<sup>5</sup>.

Les protestants ne devaient pas jouir longtemps de leur triomphe; ces mesures violentes avaient indisposé nombre de Tourangeaux; le corps municipal avait refusé de prendre part aux opérations d'inventaire; en même temps, les édits du parlement soulevaient contre les calvinistes la population rurale de Touraine et d'Anjou. Ces édits, curieux monument des passions du XVI<sup>e</sup> siècle, proscrivaient les protestants, ordonnaient à tous les catholiques, à tous les sujets du roi restés fidèles, de leur courir sus; publiés dans les campagnes par les soins du clergé, ils donnèrent naissance à une véritable Jacquerie; les paysans profitèrent de l'occasion pour venger leurs vieux griefs, piller et incendier les châteaux, tuer les seigneurs, massacrer et violer impunément. Loches, Cormery, L'Isle-Bouchard, Azay furent le théâtre de ces abominations. Chassés de la campagne, les protestants n'étaient guère en sûreté à Tours; le faible Antoine de Bourbon, rallié au parti de la cour, avait pris la direction nominale de l'armée royale et marchait contre eux; le 4 juillet il réoccupe Blois; le 10 Tours est évacué par les protestants et repris par Nicolas Brichanteau, seigneur de Beauvais-Nangis. C'est ici que se place l'horrible tragédie retracée par Tortorel et Perrissin. La garnison protestante, environ 1500 hommes, y compris les huguenots de Tours expulsés par les

<sup>1</sup> Voir dans les *Mémoires de Condé*, t. III, p. 355 et suiv., *Remonstrance au roy sur le fait des idoles abattues*, etc.

<sup>2</sup> Édit. Lalanne, t. IV, p. 328-329. Cette phrase de Brantôme a d'ailleurs besoin d'être corrigée sur un point. La grille d'argent, donnée par Louis XI, avait été fondue dès le règne de François I<sup>er</sup>.

<sup>3</sup> Voir Claude, de Saintes, *Discours sur le ravagement des églises catholiques par les hérétiques anciens et nouveaux calvinistes*,

en l'an mil cinq cens soixante deux.... Paris, 1563, in-8°. (Reproduite par Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, t. IV.)

<sup>4</sup> Publiée par Grandmaison à la suite du *Procès-verbal du pillage par les huguenots des reliques et joyaux de Saint-Martin de Tours*, en mai et juin 1562. Tours, 1863, in-8°.

<sup>5</sup> Chalmel, *Histoire de Touraine*, t. II, p. 358. — Ce qui manquait avait sans doute été dérobé avant l'arrivée des commissaires du prince de Condé.

catholiques, battaient en retraite sur Poitiers; cette troupe découragée et affaiblie est rencontrée en rase campagne par une division catholique, commandée par les sieurs de Villars, de la Roche-Posay et du Plessis-Richelieu; six cents sont massacrés sur le champ, ou se noient en essayant de franchir la Vienne; leur pasteur, Jean Tournay, dit la Tour, est jeté dans le Clain; ceux qui restaient sont désarmés et reprennent sous bonne escorte la route de Tours. Mais cette escorte ne put ou ne voulut garantir les malheureux prisonniers contre la fureur des paysans soulevés; le long de la route la plupart sont massacrés; deux cents à peine atteignent les faubourgs de la ville, où ils sont enfermés dans l'église de Notre-Dame-la-Riche. Le lendemain commença l'effroyable massacre décrit par d'Aubigné. Quelques-uns des huguenots avaient pu s'évader pendant la nuit. Le reste tombe entre les mains de la foule ameutée; la plupart sont noyés dans la Loire avec des raffinements de cruauté que la plume se refuse à décrire. Les noyades de Carrier à Nantes, les massacres de septembre 92 peuvent seuls donner une idée de l'aspect de la ville de Tours pendant ces funestes journées. Mais laissons la parole à d'Aubigné qui, dans son *Histoire universelle*, a dit quelques mots de ces horreurs :

« Ceste licence donna le bransle à Cahors, à Sens, à Auxerre et à Tours de traicter de mesme façon de mille à douze cens personnes. De ces derniers furent à Tours enfermés 300 dans l'église de la Riche aux faubourgs, affamez par trois jours, puis liez deux à deux et menez à l'escorcherie, et sur un sable de la rivière

assommez de différentes façons. Les petis enfans s'y vendoient un escu.... De quelques femmes enceintes qui accouchèrent en mourant, un enfant jetté dans la rivière, fut porté sur l'eau la main droite levée en haut, autant les veuës le peurent conduire.

» Le président de Tours fut lié à des saules comme on va au Plessis, et lui fut, vivant, le ventre ouvert pour chercher dans ses boyaux de l'or qu'ils y pensoient caché <sup>1</sup>. »

Inutile de détailler les viols et les pillages qui signalèrent ces terribles journées. En vain les chefs catholiques essayèrent d'arrêter leurs partisans; le sieur de Chavigny, Montpensier, y employèrent inutilement toute leur autorité; le 15 juillet la population est désarmée par leurs soins; cette mesure de précaution n'empêche pas le massacre de recommencer le 18. Les historiens locaux estiment à près de deux cents le nombre des huguenots qui périrent en un seul jour dans les supplices.

Ces sanglantes représailles affaiblirent le parti protestant en Touraine; mais elles firent oublier les excès de tout genre commis par lui. Catholiques et huguenots furent en somme également coupables et montrèrent aussi peu de modération les uns que les autres; il est impossible de les absoudre; mais on doit reconnaître que les catholiques vengèrent cruellement, trop cruellement le pillage de leurs églises, et les massacres de Tours sont pour ainsi dire l'annonce et le prélude de la funeste tragédie du 24 août 1572.

AUG. MOLINIER.

<sup>1</sup> D'Aubigné, *Histoire universelle*, t. 1, p. 183-184 (édition d'Amsterdam, 1626).

